

L'apparition

Elle passe, rituelle, étrangère, nomade du soir, silhouette ténue et fluide qui glisse à quelques centimètres au-dessus du sol, le cou légèrement incliné. Silhouette gracieuse, effigie passagère, les yeux baissés, qui ne voit personne alentour, ouverte sur un champ intérieur de paix ou de douleur. Elle passe, doucement, silencieusement, avec une expression immuable qui lui confère une aura de force inaltérable. Elle passe, souple et aérienne, visible et lointaine, à des milliers d'années-lumière de toute forme de vie terrestre, inaccessible, irrésistible. Elle passe, attractive et furtive comme les vestiges d'un rêve mélancolique.

Il observe cette apparition, ce mouvement de l'air presque imperceptible, une vibration de lumières colorées. Ses yeux sont captés, surpris et joyeux, subjugués par tant de grâce. Il suit ce déplacement sinueux, tranquille et fragile quand elle traverse le Jardin parisien, dans l'observance de mystérieux desseins.

Elle passe, sûre de son chemin, dans une réalité lointaine, venue d'un autre temps, venue d'un autre plan. Il suffirait d'une inattention, d'un succinct mouvement de tête ou d'un clignement des yeux pour qu'elle disparaisse fatalement.

Alors, il ne détache pas son regard d'elle. Il l'accompagne jusqu'à ce qu'elle s'estompe et s'étiolle dans les fragments de la lumière éloignée, jusqu'à ce qu'elle se confonde dans les pastels des parterres floraux ou s'évanouisse dans la

végétation. Puis il replonge dans ses respirations, dans le flot de couleurs, d'émotions et de souvenirs qu'invente chaque odeur, chaque senteur du Jardin, des arbres, bosquets et buissons.

Un autre jour, elle s'est assise sur un banc à quelques mètres du sien. Elle s'est plongée aussitôt dans un livre, se soustrayant un peu plus au monde qui l'entoure. Quelques rares fois, ses yeux se sont levés pour se reposer aussitôt, s'enfouir entre les lignes. Plus rarement encore, leurs regards se sont croisés. Mais les yeux de la jeune inconnue ont simplement glissé, indifférents, et pourtant soyeux comme une caresse. Il ne saurait dire si elle a remarqué son acuité ou si elle n'a vu qu'une ombre sans substance, étrangère à son monde, ne ressentant nul besoin ni absence.

Chaque soir, il guette sa venue. Il la reconnaît de loin à cette démarche si particulière. Elle vient pareille à un ange au visage étrange, portée sur des jambes invisibles à l'énergie incertaine. Forme surnaturelle, elle glisse sans effort apparent jusqu'à sa hauteur, irradie son témoin d'un nimbe indicible. Tout est gracieux en elle ; elle est plus que belle. Elle porte ses longs cheveux au ton brun orangé tressés, comme le signe d'une exquise féminité. Elle passe, humble et royale, dans la fraîcheur et l'indolence de sa jeunesse. Elle passe, souple et disciplinée comme sa longue tresse. Elle passe et s'éloigne maintenant, telle une idée fugace.

Aujourd'hui, elle s'est assise sur son banc aléatoire et coutumier, toujours en retrait. Sourdant des épais et sombres nuages, de grosses gouttes de pluie subite obligent les passants à fuir, les habitués à se réfugier sous les arbres. Improbable intempérie et singulières précipitations. Ils se retrouvent à quelques pas l'un de

l'autre, sous un tilleul auguste et philanthrope, si lointains pourtant. Le ciel se dissout davantage en cataractes, contraignant les plus optimistes à trouver asile sous les mêmes frondaisons et compressant les premiers arrivants. À l'abri du déluge sous l'arche protectrice, profitant de ce rapprochement opportun, l'homme fortuné se risque à une inconsciente témérité. Il lui sourit et parle de la pluie. La jeune femme répond à son sourire, obligée à plus de densité en ce lieu commun imposé, obligée de s'exposer et de, soudain, le voir.

— J'espère que cette ondée ne va pas durer trop longtemps, ment-il, feignant une apparente contrariété en observant les nuées d'un ciel saturé avant de retrouver celles d'un regard étranger.

Elle l'observe alors, semblant attendre qu'il parle de nouveau, étonnée de cette soudaine proximité, ou peut-être simplement indifférente.

— À vrai dire, j'aime la pluie. Elle exalte les senteurs, continue-t-il.

Elle le regarde toujours, imperméable, impénétrable. Elle esquisse un nouveau sourire, laissant supposer qu'elle ne comprend pas ou qu'elle n'entend pas ce que lui dit cet homme.

— Vous n'êtes pas française ?

Elle hésite, le sonde.

— Non, je suis américaine, finit-elle par répondre avec un très léger accent.

— Ah... Vous êtes étudiante ?

— Oui, je suis ici pour apprendre la littérature française et pour perfectionner mon français.

— Mais vous parlez très très bien, sans hésitation, apprécie-t-il.

— Oôh, merci beaucoup..., souffle-t-elle doucement comme un expire contenu.

La sémiologie du langage engendre l'aphonie. Le bruit des grosses gouttes qui s'écrasent sur les feuilles au-dessus d'eux et sur le sol alentour vient remplir leur silence d'une soudaine réserve. Douce ponctuation, semblable à l'une de ces gouttes, le « Oôh » singulier qui vient de s'échapper de sa bouche palpite un instant avant de se dissoudre dans les sons épars. Trace subliminaire, trop ténue et légère, insignifiante encore pour se fixer en mémoire ; il faudrait la répétition de l'ondée, l'itération circonstancielle pour que la diphtongue entre en souvenance et provoque une résonance. Le son léger ne s'engramme pas, plus évanescent que les fragrances volatiles qui tourbillonnent en volutes délicates dans l'atmosphère de leur sphère végétale.

L'homme respire avant de replonger.

- Votre parfum est très agréable. Vous sentez les fleurs.
- Oôh, mais, je n'ai pas de parfum, s'étonne-t-elle. Peut-être les fleurs autour de nous...
- Il n'y en a pas, ici, regardez. Juste le tilleul au-dessus de nous et qui n'est pas encore fleuri en cette saison. Ce ne sera pas avant le mois prochain seulement.
- Vous avez raison, mais je ne sais pas d'où vient ce parfum que vous sentez, observe-t-elle, intriguée ou craignant trop de promiscuité.
- Ce n'est rien, sans doute mon imagination...

Ils se regardent, de nouveau silencieux. Les yeux de l'homme scrutent le regard de la jeune femme intensément, s'enhardissent, pénètrent l'iris. Il se déplace à l'intérieur, se faufile derrière ses protections. Il devine les zones d'ombre, sa fragilité, l'incertitude de sa féminité et son opposé, puis s'arrête avant d'être trop insistant, trop indiscret, au seuil de l'immanence. Revenu aux frontières respectueuses de la surface, il la rassure d'un sourire poli, d'un manifeste enchantement et l'autorise à s'esquiver. Il sourit encore,

plus franchement, et se détourne, satisfait, revenant aux nuées maintenant allégées.

— Il pleut moins fort...

— Oui, c'est vrai. Il faut que je me sauve... Au revoir, monsieur.

— Au revoir, mademoiselle.

Il reste encore sous le grand tilleul, dans l'aura de la dryade dématérialisée, sous le charme des fragments d'une âme dévoilée. Il profite des arômes exacerbés par la pluie, les sens davantage aiguisés dans la grâce d'un instant dérobé. Dans sa tête, il fait danser les images qu'il vient de cueillir sur le visage de la jeune Américaine, l'impression de ses yeux doux et méfiants, d'un vert étrange, qui lui rappellent... Qui lui rappellent quoi ? Il a noté les marques de fatigue sous ses paupières, légèrement bleutées, accentuées par sa peau extrêmement blanche, presque transparente à cet endroit. Sa peau est extraordinairement pâle, mais parfaitement lisse, unie, sans un défaut, opaline. Cette particularité la rend remarquable, comme un signe distinctif et unique. Elle lui fait penser à une fleur magnifique qui aurait poussé à l'abri de la lumière. *Sans doute est-elle trop absorbée par ses études et est-elle toujours plongée le nez dans ses livres, coupée de la lumière du jour par les murs épais d'une bibliothèque, songe-t-il.*

Sylphide cloîtrée ou elfe misanthrope, son visage découvert génère un subtil émoi. Elle est belle, c'est certain. Peut-être pas vraiment pour d'autres yeux, si on devait la détailler, la confronter aux canons artificiels des séries superficielles de chez elle, mais sa singularité captive. Il émane de tout son être une douceur et une grâce infinie qu'elle semble vouloir cacher ou protéger. Elle est naturelle, sans recherche particulière pour venir souligner tel ou tel attrait, vêtue simplement, un peu bohème, de vêtements dans la mouvance de ceux des années soixante-

dix, un style hippie revisité par les tendances actuelles : fleurs, tons doux de violets, tissus amples. Vêtue trop légèrement, ses effets ne dépendent pas du climat, ne changent pas, comme l'expression de son visage impassible et immaculé. Pas une seule trace de maquillage ne vient altérer la douceur de celui-ci, aucun signe d'une quelconque envie de tricher. Sa seule coquetterie semble être la couleur de ses cheveux, visiblement teintés au henné. Elle est délicieusement féminine, presque à son insu. Il y a quelque chose d'irrésistible chez elle qui vient toucher celui qui sait la voir au plus profond. Peut-être y aurait-il du danger à vouloir trop s'approcher de cette forme de beauté dissimulée au commun des mortels.

*

Le lendemain, elle est repassée sans s'arrêter sur son chemin familial, a traversé le soir. Elle a fait un petit signe de sa main levée, presque imperceptible, juste avec les doigts, adorable, mémorable. Chaque soir d'entrevue était maintenant ponctué de son petit salut. Chaque fois, la reconnaissance était plus grande. Chaque fois, les beaux jours gagnaient en densité, le printemps, plus évident, cédait à l'été.

Un soir qu'elle s'était assise au même improbable endroit, il s'est levé, mû par une pulsion irréfléchie. Il s'est mis à marcher, est venu près d'elle, l'a saluée, lui a demandé de ses nouvelles. Voyant qu'elle regardait son livre par instants, il s'est inquiété de la déranger, de savoir si elle ne préférerait pas sa lecture solitaire.

- Excusez-moi, je vous dérange...
- Oôh, non, non, pas du tout ! Vous voulez vous asseoir ?
- Mais vous êtes en train de lire...
- Ce n'est pas grave, je lirai une autre fois.